

# Humanisme, humanités ou humanité?

Au reste, parmi les traditions de la littérature française, la plus constante est celle de la satire: il n'est pas un être - humble ou respectable - que nos satiriques aient épargnés, depuis les autorités civiles, militaires ou religieuses, sans oublier l'Université, jusqu'aux enfants même, et que dire des femmes! croira-t-on que cela inspire chez nos élèves un esprit malicieux ou médisant? Le caractère impitoyable de cette ironie est justement ce qui l'empêche d'être cruelle: on ne fait que juger plus sainement quand on sait que chacun a ses faiblesses. Cette diversité de jugements et de mœurs que fait connaître la littérature, ce voyage à travers le temps qu'elle permet de faire, tout comme un vrai voyage, permet d'échapper de se croire le centre du monde.

L'esprit est plus ouvert, plus large, et il résiste mieux aux propagandes quelles qu'elles soient grâce à la connaissance des civilisations passées. Quand un sophiste moderne prétend que les lois sont l'ouvrage des plus faibles et reconnaît comme seule valable la loi de la force, l'humanisme sait lui répondre, car, il y a vingt-cinq siècles, les sophistes que réfutait Platon ne s'exprimaient pas autrement. N'est-il donc pas utile à la Nation d'avoir des citoyens vraiment libres?

Esprit indépendant et individu irremplaçable, tel doit être l'homme.

Par ce choix qu'elles offrent sans cesse à nos élèves, les études littéraires développent sa personnalité: il prend conscience de ses goûts, sa personnalité se forme.

Les langues anciennes ne sont pas sans intérêt. Chaque langue reflète la personnalité d'un peuple et son étude nous communique les qualités de celui-ci. Chez le peuple latin, rigueur, énergie, discipline sévère, idées simples et nettes. Qualités bien différentes chez les Grecs: tout est souplesse, grâce, liberté, harmonie, goût de la beauté. L'art a, dans leur vie, une importance essentielle: quand le jeune Socrate abandonna la sculpture pour la philosophie, ce fut dans l'intention de sculpter "sa propre statue", de réaliser la beauté en lui-même, la beauté morale: beau et bien, laideur et déshonneur étaient synonymes en grec.

Malgré l'évolution de l'art, l'esthétique grecque n'est pas démodée car elle atteint la beauté pure. La netteté des lignes, l'extrême sobriété caractérisent l'architecture moderne; les plus belles toilettes ne cherchent-elles pas, comme les draperies antiques, à mettre en valeur la forme humaine? L'étude de cette langue est donc nécessaire à la formation du goût, et l'on aurait tort de voir dans la beauté un luxe: c'est une exigence très profonde au cœur des jeunes.

Il faut en effet compléter notre définition de l'homme: il possède une âme, c'est-à-dire qu'il a besoin de connaître mais aussi d'aimer.



Année scolaire 1952-53. A son bureau, devant le tableau noir, mademoiselle Elghozi vérifie le travail sur le cahier que lui a présenté Josée Falcone.

De nos jours comme au temps de La Bruyère, "on compte presque pour rien les vertus du cœur, on idolâtre les talents du corps et de l'esprit". On parle de culture physique, de culture intellectuelle, quant à l'éducation du cœur, on l'ignore.

La sensibilité est pourtant vive dans la jeunesse; les parents ne la soupçonnent pas toujours car elle se cache volontiers: les jeunes ont la pudeur de leurs sentiments et l'on trouverait parfois l'origine de leur révolte dans un besoin de tendresse et d'enthousiasme insatisfait - ils se montrent durs envers un monde qui leur paraît dur.

A ce besoin, répondent les humanistes, où l'élève apprendrait-il mieux que dans Sophocle, la tendresse fraternelle et la piété filiale? Où apprendra-t-il l'amour de la justice et la fidélité à ce devoir mieux que dans "Electre"? Nos grands révolutionnaires puisaient chez les Anciens leur patriotisme et leur amour de la République.

La littérature française abonde en exemples de sentiments généreux: c'est Montaigne, La Bruyère et les philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle qui s'indignent devant la misère du peuple; c'est Michelet qui, après Fénelon, répète: "Seuls les grands cœurs savent combien il y a de gloire à être bon".

Assurément, il y a un danger: c'est de favoriser le romanesque ou une sorte de dilettantisme stérile; mais l'on ne tombe dans ces erreurs que lorsqu'on trouve dans la littérature une simple évasion, quand on ne s'y sent pas engagé, ne comprenant pas sa vérité profonde. Son objet est précisément de voir clair en nous-même: elle nous demande une sincérité, une totale adhésion.

Et - soyez-en certaines - si l'éducation néglige d'apporter aux jeunes cette connaissance du cœur, ils la chercheront dans les petits magazines ou les productions cinématographiques. Je ne résiste pas à la tentation de vous citer une autorité irréfutable... une de mes élèves dont - rassurez-vous - je respecterai l'anonymat. Elle s'étonnait qu'il existe encore des ingénues dans le lycée, ajoutant: "Autrefois, la jeune fille était enfermée dans un couvent; aujourd'hui, quand elle a douze ans, elle va

au cinéma où elle apprend à connaître la vie". C'est là la grande affaire. Mon élève rejoint, sans s'en douter, Montaigne qui disait: "Il n'est science si ardue que de bien savoir vivre cette vie".

Et tel est - en définitive - le savoir qu'apporte la littérature. Molière apprend à nos jeunes filles qu'il n'existe pas que des amoureux sincères, on trouve aussi des Don Juan et des coureurs de dot. Nos jeunes gens voient, dans "Le Misanthrope", les trois principaux types de femmes qu'ils pourront rencontrer dans la vie: la coquette, l'ingénue et l'intrigante; Philinte, en homme avisé, choisit, lui, l'ingénue. Quand aux petits déboires de la vie conjugale, il leur suffit de savoir que le grand Socrate mérita l'admiration de ses disciples pour sa sagesse à supporter l'humeur de sa femme. Corneille enseigne l'héroïsme mieux que les *westerns*, on apprend à discerner les vices humains dans Sénèque - qui ne fut pas sans reproches - et dans Tacite qui n'avait pas d'illusion, mieux que dans les "romans noirs".

Mais surtout, la littérature prépare à la vie parce qu'elle est la vie elle-même, parce que nous y rencontrons l'âme de l'écrivain qui se livre à nous tout entier, amer ou tendre, sentimental ou flegmatique, exhubérant ou brûlant d'une passion contenue. C'est par là que nous connaissons véritablement nos semblables et devenons "un homme parmi les hommes, lié aux hommes". Ainsi les humanités développent-elles ce respect de l'homme (si méprisé parfois) qui est le fondement de toute civilisation; elle développe cette compréhension et cet amour de nos semblables qu'on appelle "humanité".

Si notre enseignement n'a pas atteint ce but, nous pouvons dire, avec Montaigne: "J'aimerais aussi cher que mon écolier eût passé le temps à jouer à la paume" - disons au basket ou au football, voire au "baby-foot".

Mais je viens de rappeler d'impatients désirs: ceux de pratiquer librement et de plein droit ses jeux favoris.

Finissons donc cet ennuyeux discours par une exhortation originale et solennelle: "Bonnes vacances, chères collègues et chères élèves!"

# Salah tambour et registre des absents

Octobre 1935. Je fais ma rentrée et mon entrée au (déjà) vieux lycée de Constantine - presque octogénaire! - ayant quitté non sans regret le collège colonial de Philippeville encore flamboyant neuf car ses nouveaux bâtiments n'ont été inaugurés que cinq ans auparavant.

Dans cette antique Ruscade, le modernisme a fait que la vieille cloche qui avait annoncé le début et la fin des heures de cours dans l'ancien établissement scolaire devenu désuet, fût remplacé par... une sirène.

Nul écho de ces hululements lugubres sur le Rocher circéen, non: les successives périodes de la journée étaient ponctuées par de très napoléoniens roulements de tambour, des roulements exécutés par Salah - en haut et à gauche sur la photographie ci-contre - lequel Salah ajoutait, à cette épisodique activité, le transfert, de classe en classe, du fameux, du volumineux, du pesant, du redoutable registre des absences.

Redoutable, certes! Comment ne pas se souvenir en effet que chaque mercredi et chaque samedi, ce registre était alourdi par la liasse des "invitations" lancées à maints infortunés lycéens, d'avoir à se rendre au bahut, le lendemain, pour y vivre le nombre d'heures de "colle" infligées par quelque professeur ou quelque membre de la hiérarchie administrative?

Mais revenons à notre Salah. Les lycéens de ces lointaines époques se sont-ils jamais demandé comment Salah en était arrivé à exercer son activité... disons "musicale"?

Pour ma part, je pense qu'il devait bénéficier d'un de ces "emplois réservés" qu'après la Guerre de 1914-18, on avait attribué à bon nombre d'anciens combattants.

Ex-rouleur-de-caisse dans la clique d'un régiment de tirailleurs algériens, n'avait-il pas dû son poste à cette spécialisation? Et je suis enclin à penser qu'il avait également été brancardier car, en temps de guerre, c'est toujours à cette rude besogne qu'est affectée la plupart de ceux qui n'ont que rarement l'occasion d'user - alors - des sonorités d'un instrument.

Egalement bénéficiaires d'un emploi réservé, tous les garçons de service qui - en veste, pantalon, tablier bleu et coiffés d'une chéchia "à la tunisienne" ou d'un bérêt quand ils n'allaient pas nu-tête - assuraient l'entretien des salles de classe, dortoirs, réfectoires, galeries et escaliers; on les voyait aussi balayer les feuilles mortes dans les trois cours, emplir d'encre violette les encriers de nos pupitres, procéder à l'alimentation des poêles en froide saison, et distribuer aux internes, la large tranche de pain et la grosse barre de chocolat de leur "quatre heures".



Pour notre Salah, point de tenue de labeur comme ces modestes sans grade! Il officiait en veste, chemise, pantalon et cravate "bourgeois", le chef coiffé d'un fez à gland.

Quand arrivait le moment de battre tambour, il s'installait en bordure d'une galerie du rez-de-chaussée, à quelques mètres de la loge du concierge, retirait les baguettes de son baudrier et y allait de ses roulements, de façon continue, sans la moindre recherche de fantaisie... mais reste à savoir si, dans son for intérieur, il n'aurait pas préféré scander les rythmes martiaux de *Tirailleur couscous* ou de *Nos braves Turcos*.

Après quoi, il remisait son instrument, montait jusqu'au bureau de Monsieur le Censeur et se faisait remettre le registre des absences. Lesté de ce précieux document, il entamait alors un paisible parcours à travers tout le lycée, de salle de classe en salle de classe.

Devant chaque porte, il toquait, d'une de ses jointures phalangine-phalangine, attendait patiemment l'invitation d'entrer, ôtaït son couvre-chef et pénétrait dans la pièce pour aller ouvrir, devant le professeur, le registre où devait être consigné le nom de chaque élève faisant défaut à l'effectif du jour.

Le registre refermé, il le plaçait sous son bras gauche, se retirait presque en marche arrière et sortait reprendre sa paisible pérégrination.

Cette déambulation aurait pu inspirer, à quelque instituteur de huitième, un problème du genre: "Sachant que les galeries du lycée ont une longueur de  $x$  mètres, que la longueur moyenne d'un pas de Salah est de  $y$  centimètres, combien aura-t-il fait de pas à la fin d'une de ses tournées? Combien chaque jour? Combien chaque semaine, chaque mois, chaque trimestre voire chaque année scolaire?"

Né poussons pas la cruauté jusqu'à demander - en outre - combien Salah faisait de "ra" et de "fla" chaque fois qu'il battait tambour, car survint le jour lointain - qui s'en souvient encore parmi les anciens? - où il dut cesser de faire vibrer la peau de sa caisse.

Certain matin de l'an 1935 - triste matin! - à la surprise générale de la faune lycéenne, le son martial du tambour fit place - *cedant arma campanae* - au grésillement aigrelet d'une sonnette

électrique... On aurait pu se croire devant un cinéma avant le début de la séance ou à la fin d'un entracte.

Indifférent aux soucis des hommes, passa le temps et sonnèrent les heures jusqu'au matin qui salua la rentrée des classes en octobre 1940.

Voici que, ce jour-là, le tambour refit son apparition sur la cuisse gauche de Salah, et reprit vie les baguettes, au bout de ses doigts. C'est qu'on venait d'entrer dans cette période où, matin et soir, devant un piquet d'honneur, se déroulerait le salut aux couleurs, sur fond de roulement de tambour.

Il y eut même - nous a-t-on dit - des cérémonies plus solennelles encore, au cours desquelles les sourds roulements de la caisse furent rejoints par le son clair d'une trompette (ou d'un clairon, va savoir!) embouchée par un élève de philosophie - classe désormais chargée de préparer au baccalauréat les anciens élèves de la (provisoirement) défunte Ecole normale d'instituteurs.

Il en fut ainsi jusqu'au 8 novembre 1942, au matin duquel les G.I et leurs alliées britanniques firent intrusion, sans crier gare, en Afrique du Nord.

Cette fois, définitivement, Salah dut remiser son instrument au musée des souvenirs, pour ne plus effectuer que le transport quotidien du registre des absences.

Avant de mettre un point final aux lignes qui précèdent, j'ai demandé à quelques-uns de nos cadets alycéens qui fréquentèrent le bahut aux ultimes années de son existence française, s'ils avaient connu Salah: tous se sont souvenus de lui, fidèle au poste jusqu'au bout.

Presque un demi-siècle a passé depuis que - nous ne le savons que trop - les choses ont été ce qu'elles furent. C'est dire que Salah nous a quittés depuis bien des jours déjà.

Pourtant - souventes fois - lorsque je pense à notre bahut, je suis hanté par l'idée que, chaque nuit, par les galeries de ce qui fut le lycée d'Aumale, doit déambuler l'ectoplasme de Salah, fez en tête, tambour le long de la cuisse gauche, et portant sous un bras, répertoriés dans un grand registre, les noms de ceux (autant dire nous tous, sans exception) qui, au moins un jour dans leur vie lycéenne, ont brillé par leur présence... sur le registre des absences.

# L'année où je fus pion

Externe au lycée de garçons depuis la classe de sixième et avec des fortunes diverses, les circonstances ont fait qu'après avoir réussi au baccalauréat en 1939, j'ai passé, au bahut, une année de plus, et cette fois dans l'internat, c'est-à-dire que je me suis retrouvé, cette fois, surveillant et maître d'internat, pion autrement dit.

Je partageais cette fonction avec des anciens dans le métier et des nouveaux dont certains avaient été mes condisciples comme Alforf, Atlani ou Fouques.

Pour la plupart, ils avaient été pensionnaires pendant de nombreuses années et ils "connaissaient déjà la musique" alors que moi, j'étais véritablement un débutant, un "boudjadi".

Nous étions supervisés par M. Houlez, censeur barbu et jovial qui nous racontait des anecdotes relatives à Marcel Pagnol qu'il avait eu, autrefois, comme professeur d'anglais.

Je devais donc surveiller les salles d'étude, les récréations, les réfectoires à tour de rôle, et aussi le dortoir des petits, six jours sur sept.

Dans ce dortoir, j'avais un lit au milieu de la salle, sur une estrade, et j'y dormais entouré de rideaux.

Les élèves devaient - en silence - se mettre en rang, chaque soir, pour aller au lit, et ils n'avaient pas le droit de parler jusqu'au lendemain à l'heure de descendre pour l'étude du matin.

C'était pénible pour eux, et pour moi aussi car tout ce petit monde silencieux dans la nuit, c'était triste; et quand le silence se trouvait rompu d'une manière ou d'une autre, j'avais la désagréable impression de ne pas être à hauteur de la situation.

J'avais en outre une chambre que je partageais avec un collègue; je pouvais y dormir tout mon saoul une fois pas semaine et travailler à mes futurs examens.

Au réfectoire, les choses se déroulaient assez bien: on ne s'y bombardait pas à coups de pots de yaourt comme cela se produirait, plus tard, dans les établissements sensibles, une fois survenue la chientil des événements soixante-huitards...

Il est vrai que, de notre temps, nul yaourt ne figurait parmi les délices du dessert, mais les élèves mangeaient de bon appétit bien que la nourriture fût plus roborative que gastronomique...

Chargé de la surveillance, je n'avais pas à partager la chère de mes petits potaches: je prenais mes repas, avec mes homologues, dans une salle proche de la loge occupée par les concierges, Mme et M. Orsini, et nous y étions servis par Lakdar, un garçon maigre et nerveux mais toujours satisfait de son sort.

J'avais aussi à accompagner les promenades du jeudi ainsi que celles du dimanche à l'intention des élèves consignés ou non pourvus d'un correspondant. Se déroulant généralement sans incident notable, elles avaient pour destination les bois de pins que l'on atteignait par le pont d'El Kantara ou la passerelle de Sidi M'Cid.

Certes, on n'y marchait pas comme les prisonniers de l'Afrikakorps que je serai amené à escorter plus tard, alors qu'ils croyaient encore à la victoire finale, mais ce n'était pas non plus le *desinit in piscem* du "Petit Chose".

Pour moi, le plus dur à vivre, c'était la surveillance de l'étude. Mes plus jeunes "têtes blondes" surtout, las d'avoir suivi - ou, du moins, supporté - des cours magis-

traux, du matin jusqu'à seize heures, n'appréciaient pas du tout d'avoir à voir demeurer encore assis - et toujours, bien sûr, sans parler - pour apprendre des leçons et faire des devoirs.

La plupart d'entre eux m'étaient sympathiques, gentils qu'ils étaient et disciplinés: Blanc, Foata, Bendali, les jeunes Lasbordes étaient irréprochables et leur attitude ne donnait jamais lieu à la moindre remontrance: ils faisaient tout naturellement ce qu'ils avaient à faire.

Mais, parmi bien d'autres, il y avait des sournois, des arrogants, des susceptibles, des nonchalants, des sarcastiques, des factieux, tout autant que des turbulents comme Abdelazziz qui, avec sa frimousse ronde et rigolarde, avait beaucoup de peine à rester assis et coi.

Alors, n'en tenant plus, je me mettais en colère, je criaais, je tempêtais, je menaçais... sans d'ailleurs beaucoup impressionner tout ce monde, et d'autant plus que j'évitais de punir et de distribuer des "colles".

Ah! je ne rêvais pas de ressembler au Petit Chose mais plutôt à ces "vieux routiers" de la corporation pionne qu'étaient Breton ou Ali Yahia. Ceux-là, il leur suffisait de plonger bien droit leur regard dans celui d'un loustic pour que celui-ci devienne comme un chien de prairie face à un serpent à sonnette.

Je ne me doutais point, alors, que ces témoins étaient dotés de qualités naturelles que je ne possédais pas: un regard sévère, une voix persuasive... ou dissuasive selon le cas, un sens inné du commandement, une maturité que je n'avais guère, n'étant pas tout à fait sorti de l'adolescence.

A l'inverse, Zézé Pozzo di Borgo, notre président d'honneur - pion lui aussi - semblait les posséder, ces qualités, bien qu'il n'ait été guère plus âgé que moi.

Il y avait aussi Marceau Zinat, déjà réputé à l'époque, qui, lui, affichait un perpétuel sourire; mais il avait une telle aura de sympathie que le pire des garnements n'aurait jamais eu la mauvaise idée de le contrarier.

Un Grand Ancien de notre lycée, illustre entre tous, a dit: "Commander, ce n'est rien. Ce qu'il faut, c'est bien comprendre ceux à qui l'on a à faire et bien se faire comprendre d'eux." Et il s'y entendait puisque il est devenu Maréchal de France. Conclusion: je ne devais pas bien comprendre ceux qui auraient dû me comprendre.

Un de ceux qui m'ont donné le plus de fil à retordre a été Bazerque, lequel faisait partie des "grands".

Toujours souriant et toujours goguenard, il semblait encaisser avec indifférence (voire amusement) ces consignes entières qui lui étaient infligées de tous côtés, et il me tapait sur les nerfs.

Un jour, très excédé, je l'attrapai dans un coin bien sombre de galerie et lui administrai une gifle retentissante... aussitôt suivie d'un bon coup de poing que je reçus en pleine figure avant qu'il se carapate sans plus attendre.

Décemment, je ne pouvais lui infliger une punition, et l'affaire en resta donc là. Par la suite, nos rapports finirent par devenir moins tendus.

Plus tard, j'ai entendu dire que mon Bazerque était devenu un pilote intrépide. Cela ne m'étonnerait pas: s'il n'avait pas le sens de la discipline, du moins avait-il d'excellents réflexes.

Maurice MEIGNIEN.



## La barbe

Amère grimace lorsque, aux approches de la classe de troisième, pour chaque lycéen, il fallut *râcler sa couenne* quotidiennement pour se trouver - "aux aurores" - comme disent les militaires - aussi glabre qu'au jour lointain de sa naissance.

Pour les internes, il convenait alors, de mettre les "bouchées doubles", d'abord pour s'adjuger un lavabo disponible, puis - dare-dare - se retrouver rasé de frais dans un laps de temps qui n'était pas à rallonge... exploit auquel s'applique, sur l'image ci-dessus, Maurice Bonvino, "supporté" dans sa performance par un de ses inséparables amis, René Méyère".

# Humanisme et humanités ou humanité?

Discours d'usage prononcé le 29 juin 1955, au lycée Laveran, par Mlle Suzette Elghozi, agrégée de lettres, à l'occasion de la distribution des prix présidée par le Dr Mannoni, vice-président de l'Assemblée Algérienne.

On s'étonnera peut-être si j'ai choisi pour sujet de ces propos, "L'humanisme et les humanités, ou l'humanité". Sans doute aurai-je l'air d'exhumer de vieilles reliques. L'humanisme, en effet, n'est qu'une mode intellectuelle du XVIème siècle, et les humanités un système d'éducation plutôt anarchique et fondé sur l'étude d'on ne sait quels grimoires; quant à l'humanité, ou respect de l'homme, quel sentiment peut inspirer un animal que l'on savait déjà cousin germain du singe et que l'on sait aujourd'hui descendant de ce fameux coelacanthé au profil si peu rassurant.

Si l'on recherche le rapport entre ces trois éléments - j'allais dire "entre ces fossiles" - on n'est pas plus encouragé... On aperçoit un facteur commun: la notion d'humain. Comment la définir? Quand un haut personnage se laisse entraîner à une escroquerie, on dit: "C'est humain". On qualifie encore ainsi un film offrant des scènes de la dernière abjection. "Humain" est-il donc synonyme de bassesse ou de vice? Dans l'homme, cette créature privi-

légiée, faut-il ne voir que "la bête humaine"? Ainsi, risquent de se perdre, avec le sens des mots, les valeurs essentielles de la civilisation.

Reprenons notre question, en effet: "Qu'est-ce que l'humanisme?". Le goût des hommes de la Renaissance pour ce qu'on appela les "lettres humaines", c'est-à-dire latines et grecques, qui concernent l'homme, par opposition aux études sacrées qui concernent Dieu. Depuis, les humanités désignent les littératures françaises et anciennes parce qu'elles s'intéressent essentiellement à l'homme: leur objet est de connaître, de développer ses facultés, de former son esprit, son caractère et son cœur tout en le révélant à lui-même.

Il semble que l'on parte, ici, d'une définition a priori: effectivement, les humanités s'intéressent à l'homme tel qu'il est en droit, tel qu'il peut et doit être, mais n'est pas toujours, en fait. En cela consiste l'humanité, et c'est un principe que l'on oublie parfois, considérer l'homme comme une fin et non comme un moyen: l'homme ne doit pas être un instrument aux mains d'un industriel ou d'un chef d'Etat, il a son but en lui-même, on ne doit pas tenir compte de son rendement mais, d'abord, de ses exigences propres. Tel est le point de vue des humanistes, d'où leur conception de l'enseignement; parti de la théorie pure, on verra qu'il ne manque pas de valeur pratique.



Si l'homme se caractérise avant tout par son intelligence, l'étude des langues anciennes est d'une grande valeur culturelle. Sait-on ce qu'il faut de réflexion et de logique pour saisir la pensée d'un auteur, ce qu'il faut de finesse et de précision pour rendre la nuance exacte? Nos élèves s'en sont maintes fois aperçues à leurs contresens - non qu'elles manquent de ces qualités si précieuses, elles les économisent prudemment! Mais plus que toute autre, la richesse intellectuelle ne s'accroît que si elle se dépense. Par là, la traduction du latin se révèle un placement "productif", pour parler un langage moderne. Cet exercice nécessite aussi attention, fidélité au texte, probité intellectuelle: attention, fidélité à la vie seront nécessaires plus tard.

Mais par quoi se distingue l'esprit humain? Il existe des machines à calculer qui résolvent de difficiles problèmes; on a même parlé, voici quelques mois, d'une machine à traduire. Malheureusement pour nos élèves, elle ne se trouve pas encore dans le commerce! Je ne sais d'ailleurs si on doit le souhaiter pour bientôt... ce jour-là, je n'aurai plus de versions latines à corriger, évidemment, elles seraient toutes identiques. Mais quand même seraient-elles sans contresens, il resterait à mes élèves une infinie supériorité sur la machine, le privilège de choisir, d'inventer, et - disons-le - de se tromper.

L'automate supplée donc l'homme dans maintes fonctions intellectuelles sans pouvoir le remplacer; ses réactions, si compliquées soient-elles, restent mécaniques, c'est-à-dire invariables. En face de ces robots, l'homme nous apparaît comme une machine aux mouvements imprévisibles car il est doué de liberté.

Or, les humanités répondent à cet impératif: former l'esprit critique.

Bos écrivains offrent une multitude d'opinions sur tous les sujets; parmi celles-ci, chacun est libre de choisir. Ne serait-ce qu'au point de vue esthétique, la littérature française présente une grande variété de traditions, de tendances et de goûts: l'élève apprend ainsi que la vérité est multiple et diverse, il est conduit à la tolérance sans laquelle il n'est pas de vraie liberté. Imagine-t-on une liberté à sens unique? Une telle notion se détruit elle-même.

● suite au verso, page 6.



## Mais où sont donc les filles?

Classe de seconde AB1 en 1948 - De gauche à droite, en haut, Jean Morvan, André Labat, Vonfeld, Riva, Espié, Valero, Cottet, Benhacine, Adida, Sachet, Gazzarian; en bas, Auclair, Gérard Attali, Jean-Claude Amram, M. Vernois, professeur de français, Jean-Claude Faës, William Lévy et Georges Miqueu. Détail: en 1948, si le A désignait les seuls hellénistes, le B s'appliquait aux latinistes faisant deux langues vivantes, alors qu'avant-guerre, les latinistes qui n'apprenaient qu'une seule langue vivante devaient se contenter, pour les désigner, d'un modeste A'. Cette classe avait la réputation de constituer une joyeuse bande de clowns, et ses "entrées", à l'heure de rejoindre la classe, ne manquaient ni de pittoresque ni de spectaculaire, la devise de ces joyeux drilles semblant être "Amusement à gogo!" Pour calmer la pétulance de ses élèves, M. Vernois avait eu l'excellente idée de les constituer en troupe de théâtre, à l'heure où l'on parlait beaucoup d'art dramatique. C'est ainsi qu'il leur avait fait monter "L'Amour médecin" de Molière, pièce qu'ils interprétèrent à Constantine d'abord, puis à Timgad et Batna. Ils avaient ainsi de franches occasions d'exercer leur goût pour la rigolade, les rôles féminins - comme au temps des Grecs - étant tenus uniquement par des garçons, la mixité se trouvant encore bien loin d'être entrée dans les mœurs à plus forte raison les us académiques. D'où le titre ci-dessus.